

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 49

Artikel: Mouchoirs
Autor: St-Urbain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222228>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN VIEL AMI

VRAIMENT, j'avais beau chercher au plus creux de mes souvenirs, il m'était impossible de me rappeler le monsieur qui me tendait si cordialement la main. Ou plutôt, je me le rappelais vaguement, comme un monsieur qu'on peut avoir vu quelque part, mais où ? mais quand ? dans quelles circonstances ?

— Chacun son tour, alors, fit-il d'un ton enjoué. Il y a quelques années, c'est vous qui m'avez reconnu ; aujourd'hui, c'est moi !

Et il ajouta :

— M. Ernest Duval-Housset, de Grandson. Je jouai la confusion, la honte d'un tel oubli ! Comment avais-je pu ne point me rappeler la physionomie de M. Ernest Duval-Housset que j'avais connu à Grandson, puis revu dans la suite à Lausanne.

Notez que de ma vie, je n'ai mis les pieds à Grandson.

Cette histoire-là est toute une histoire...

Il y a quelques années, mon ami Vovo et moi, nous nous arrêtâmes un jour au café L., et nous nous installâmes à une table voisine de celle où un monsieur buvait un bock.

Comme il faisait très chaud, le monsieur avait déposé sur une chaise son chapeau, au fond duquel mon ami Vovo put apercevoir le nom et l'adresse du chapelier : « P. Savigny, rue de la Gare, à Grandson. »

Avec ce sérieux qu'il réserve exclusivement pour des entreprises de ce genre, Vovo fixa notre voisin ; puis, très poliment :

— Pardon, monsieur, est-ce que vous ne seriez pas de Grandson ?

— Parfaitement ! répondit le monsieur, cherchant lui-même à se remémorer le souvenir de Vovo.

— Ah ! reprit ce dernier, j'étais bien sûr de ne pas me tromper. Je vais souvent à Grandson... J'y ai même un de mes bons amis que vous connaissez peut-être, un nommé Savigny, chapelier dans la rue de la Gare.

— Si je connais Savigny ! Mais je ne connais que lui !... Tenez, c'est lui qui m'a vendu ce chapeau-là.

— Ah ! vraiment ?

— Si je connais Savigny ! Nous nous sommes connus tout enfants, nous avons été à la même école ensemble. Je l'appelle Paul, lui m'appelle Ernest.

Et voilà Vovo parti avec l'autre dans des conversations sans fin sur Grandson, localité où mon ami Vovo n'avait jamais mis les pieds.

Mais, moi, un peu jaloux des lauriers de mon camarade, je résolus de corser sa petite blague et de le faire pâlir d'envie.

Un rapide coup d'œil au fond du fameux chapeau me révéla les initiales : E. D. H.

Deux minutes passées sur l'Indicateur vaudois me suffirent à connaître le nom complet du sieur E. D. H. — « Liquoriste : Duval-Housset (Ernest), etc. »

D'un air très calme, je revins m'asseoir et fixant à mon tour l'homme de Grandson :

— Excusez-moi si je me trompe, monsieur, mais ne seriez-vous pas M. Duval-Housset, liquoriste ?

— Parfaitement, monsieur, Ernest Duval-Housset, pour vous servir.

Certes, M. Duval-Housset était épaté de se voir reconnu par deux lascars qu'il n'avait jamais rencontrés de son existence, mais c'est surtout la stupeur de Vovo qui tenait de la frénésie.

Par quel sortilège avais-je pu deviner le nom et la profession de ce négociant en spiritueux ? J'ajoutai :

— C'est toujours le père Roux qui est syndic de Grandson !

(J'avais à la hâte lu dans l'Indicateur cette mention : Syndic : M. le docteur Roux père.)

— Hélas ! non. Nous avons enterré le pauvre cher homme, et par-dessus le marché un excellent médecin. Quand je tombai si gravement malade, il me soigna et me remit sur pied en moins de quinze jours.

— On ne le remplacera pas de sitôt cet homme-là !

Vovo avait fini, tout de même, par éventer mon stratagème.

Lui aussi s'absenta, revint bientôt, et notre conversation continua à rouler sur Grandson et ses habitants.

Duval-Housset n'en croyait plus ses oreilles.

— Nom d'un chien ! s'écria-t-il. Vous connaissez les gens de Grandson mieux que moi qui y suis né et qui l'habite depuis quarante-cinq ans !

Et nous continuons :

— Et Jobert, le coutelier, comment va-t-il ?

Et Durandau est-il toujours vétérinaire ? Et la Veuve Vautier ? Est-ce toujours elle qui tient l'hôtel de la Poste ? etc., etc. Bref, les deux feuilles de l'Indicateur concernant Grandson y passèrent, (Vovo, moderne Vandale, les avait obtenues d'un délicat coup de canif et, très généreusement, m'en avait passé une.)

Duval-Housset, enchanté, nous payait des bocks — oh ! bien vite absorbés ! — car il faisait chaud (l'ai-je dit plus haut ?) et rien n'altère comme de parler d'un pays qu'on n'a jamais vu. La petite fête se termina par un excellent dîner, et tout le monde fut content.

Fofo.

Au tribunal. — Un jeune voleur comparait en police correctionnelle. Le juge d'un ton paternel lui dit : — Comment ! à votre âge, si jeune, vous avez pu voler ?

Le prévenu fond en larmes et répond :

— Mon Président, si vous saviez ! Pas de travail, pas d'emploi, toujours comme l'oiseau sur la branche !

Alors, le juge lui dit, d'une voix sévère :

— Ne cherchez pas à tromper le tribunal : quand un oiseau est sur la branche, il ne vole pas !

Perplexité. — Pandore arrête un chemineau sur la route :

— Vos papiers ?

— Je n'en ai pas.

— Alors, comment voulez-vous que je sache que c'est bien vous que j'arrête !

REFLEXIONS DE PIERRE

(A Sylvabelle)

Pierre, Pierre, ce n'est pas permis

De trahir ainsi ses amis !

C'est un fait avéré, connu,

Rien ne paraît meilleur que le fruit défendu !

C'est la contradiction même,

Que ces deux vers du beau poème

Qu'une nymphe m'a dédié

Et que j'ai bien étudié !

Je suis indiscret, c'est notoire,

Et moqueur, vous pouvez me croire ;

Mais, admirez la modestie

De l'ange qui me prend à partie !

Comme elle n'ose pas nous dire, en plein visage, Qu'elle a fait, c'est certain, un fort beau mariage, Elle a ce fin détour, ce truc vraiment très chic, De nous parler des noix de Monsieur le Syndic !

C'est, vous l'avouerez, une habile manière

De nous dire : Voyez ! C'est quelqu'un, mon beau-père !

Mais Jean, quoique bavard, ne s'est jamais vanté

Que son père eut été dans les autorités !

Quant à ma trahison, son but est avouable ;

C'était de révéler l'antagoniste aimable ;

Qui brûle ses rôtis en cherchant des charades,

Au lieu d'écrire un peu, pour ses vieux camarades !

Envoi :

Mon but étant atteint, cela clot la querelle !

Ne vous rendez plus, charmante Sylvabelle !

Pierre Ozaire.

RETOUR DE FOIRE

LE savant et spirituel auteur des « Lettres vaudoises » a écrit sur les foires de notre pays un article charmant comme tous ceux qu'il consacre à nos traditions. Il serait dès lors oiseux d'y revenir, aussi l'aimable lecteur voudra bien m'excuser si je ne lui parle pas en détail de la foire de Brent, où il n'y a plus de chèvres, de la foire des Planches qui est une exhibition de pains d'épices et de celle de Saint Martin à Vevey dont l'usage local a fait un terme de règlement de compte entre propriétaires et fermiers ou vigneron. Vevey et St-Martin ont retenu plus particulièrement mon attention, cette fois ; c'est sans doute parce que le hasard m'amena le second jour de la fête, vers la fin de l'après-midi, dans la ville aimée de Rousseau.

Malgré la pluie diluvienne et la froidure hivernale, une foule en liesse ne cessa de stationner sur la place du Marché et de circuler dans les rues. L'élément citadin se trouve exceptionnellement noyé dans le flot des villageois accourus des flancs du Mont-Pélerin et de la vallée de la Veveysse. Sous la froide pluie de novembre, la bonne cité nous montre une physiologie avenante et pittoresque.

— Allons à la Viticole, on y boit du vin de la Tou ! acclame une voix joyeuse au sein d'un attroupement où l'on ne distingue que les blouses sous les parapluies. Impossible de dire si c'est Jean-David de Jongny ou Pierre-Louis de Chardonne.

Un peu plus loin, grand émoi ! Le tram a dû s'arrêter et le watman gesticule tandis que les visages inquiets des voyageurs se collent aux vitres. Deux puissants chevaux de trait, que leur conducteur retient au moyen des rênes, entravent la circulation. L'homme regarde en arrière et sa main tendue semble rivée à celle de l'ami rencontré sur la route. O le plaisir et l'imprévu du revoir, la force d'une vieille amitié !

Le paysan, qui vient de voir passer le charretier, son camarade d'autrefois, ne se soucie pas de l'embarras qu'il cause. Son visage rayonne et sa main ne se desserre pas. Que lui importent à lui, homme des champs, le règlement de la circulation, l'horaire et le sens unique. Sans même remarquer la mauvaise humeur des gens pressés, il sourit de toute sa figure placide et d'une voix tonnante au timbre savoureux, il s'écrie :

— Ah ! tu es enco de ce monde, ... je te croyais mo !...
Alphonse Mex.

Sur le boulevard. — Que pourrais-je bien offrir à ma belle-mère, pour ses étrennes ?

— Offre-lui un objet d'art.

— Oh ! elle est si digne... elle ne l'apprécierait pas.

— Alors, offre-lui une broche !

Une bonne excuse. — Vous avez volé une vache ?

— Si on peut dire, msieu le président... J'ai eu besoin d'un bout de ficelle... c'est pas ma faute s'il y avait une vache au bout.

A la frontière. — Le douanier et le voyageur :

— Vous n'avez rien à déclarer ?

— Rien.

— Alors, ouvrez votre malle.

— Espèce d'idiot, vous pouviez me dire de l'ouvrir sans commencer par faire la conversation.

MOUCHOIRS

PREVOYANT sans doute une saison pluvieuse, ou devinant que mon nez a une propension fort regrettable à se gorger au moindre vent-coulis, un négociant astucieux m'a envoyé un ravissant petit coffret des mouchoirs de poche. Pas à l'essai, bien sûr, mais dans l'espoir que j'écouterai le conseil inclus : « Si vous n'en avez pas usage aujourd'hui vous en aurez besoin un jour ou l'autre ! Ache- tez sans retard ! »

Dire qu'un petit carré d'étoffe, fil ou coton puisse rendre tant de services ! — Je néglige les mouchoirs de luxe, ces fins petits chiffons, si doux et si beaux qu'on n'ose les offrir de nos étrennes ! — Conçoit-on un rhume sans cette impressionnante mobilisation de mouchoirs ? Le frère chiffon est plus encore : c'est un instrument de la civilisation. Le premier drapeau du colonisateur n'est-ce pas un mouchoir noué à quel- que rameau ? Une remarque : les Helvétès, se refusant à utiliser le mouchoir, n'ont pu se procurer de colonies. C'est bien fait ! Que les enfants réfléchissent !

Un mouchoir, délicatement agité par le bras de l'Aimée, rend le départ moins déchirant. Je vois, d'ailleurs, un avenir tout proche de départs poétiques : sans palette de commandement, le mécanicien quittera les grandes gares quand cinq personnes auront agité le blanc chiffon ! Comme cela serait plus simple !

Un mouchoir est un paravent tout trouvé quand on tient à garder l'incognito vis-à-vis d'un importun que l'on va croiser. Une pochette abandonnée aux mains d'une belle, n'est-ce pas le pavillon qu'on amène pour se rendre sans condition ?

En pleine campagne, pendant la sieste, un blanc mouchoir posé sur vos traits séduisants, invite les petites moumouches à passer au large, à la manière des petits écriteaux qui prient les gens de « ne pas toucher à la marchandise exposée ».

Un mouchoir est indispensable. Sans quoi, on renifle. Il n'est pas nécessaire de verser encore la désapprobation des honnêtes gens sur l'impoli : il est assez malheureux comme cela, puisque ce petit bruit incivil le fera « remoucher » un jour ou l'autre !

Sans compter que, au fond du grand bois sourd, un mouchoir est bien utile quand on met le pied sur une tribu de jolis bolets dodus !

St-Urbain.



LES BRUITS QUI COURENT

— Riez tant que vous voudrez. Je ne suis ni artiste, ni Parisien, moi. Peut-être sont-ils mal écrits ces livres d'Urbain Olivier ? C'est bien possible. Je n'y connais rien. Tout ce que je sais, maître Gaillard, c'est qu'ils sont bien de mon pays... C'est qu'ils me plaisent. Un peu chéreur, dites-vous ? Eh ! bien, ça ne m'offusque pas ; j'en prends ce que j'en veux, voilà tout.

Et il regardait avec tendresse la rangée de petits volumes reliés en toile rouge, sur le dos desquels se lisaient tant de titres demeurés populaires : *L'Orphelin*, *la Paroisse des Avaux*, *Monsieur Sylvius*, *La fille du forestier*.

* * *

David Vaudroz assis devant son secrétaire, lisait attentivement un mémoire d'entrepreneur. De temps à autre d'un trait de crayon il barrait quelque indication fautive, quelque chiffre exagéré, ou écrivait en marge un sceptique point d'interrogation. Parfois, même, à demi-voix, le syndic maugréait contre le sang-gène du bonhomme.

— Treize cent-dix-sept francs pour les bains de l'infirmerie... Ah ! non ! par exemple, Signor Faldero. On nommera des experts s'il le faut, mais quand à vous laisser voler la commune, non, non... mon ami, non, non !

Quelqu'un heurta à la porte.

— Entrez !

— C'est ce que je fais, syndic, depuis la rue et sans discrétion : je vais ainsi de porte en porte comme un vagabond. En passant devant la cuisine j'ai entrevu l'Isaline et votre Jeanne très affairées autour de la seringue à saucisses... Alors n'est-ce pas, j'ai passé outre, à l'aventure, et me voici...

— Bienvenu soyez-vous, monsieur le pasteur. Toujours plaisir à vous voir.

Les deux hommes se serraient la main, et leur expression joyeuse confirmait réellement la phrase du syndic : ils avaient plaisir à se voir. Le pasteur, de taille moyenne, bedonnant, hilare, bonne figure glabre un peu rougeaud, était assurément de ceux pour qui l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques est une fête. Rien de gourmé dans son allure, ni de *préchi-prêcha* dans sa conversation. Au large dans sa redingote noire et coiffé d'un chapeau de soie de forme un peu évanescente, il rappelait ces types de médecins campagnards dont s'inspire Balzac.

— Et je vais vous dire ce qui m'amène, syndic... Oh ! je ne viens rien vous donner ; n'avez pas peur. J'aurais fait au moyen âge un parfait moine mendiant...

— Si je peux mettre ce qu'il faut dans votre besace, monsieur le pasteur, comptez sur moi.

— Eh ! bien, nous y sommes. Mais d'abord une question. Vous rappelez-vous Mme Charlon ?...

— Charlon ? Charlon ? Attendez ! Mais, oui... Laure Pache...

— Précisément : Laure Pache. Elle avait épousé, il y a une quinzaine d'années, vous devez

vous en souvenir un Français qui l'emmena à Paris d'abord, puis partout où le poussèrent les caprices et aussi les malchances d'une vie plutôt décousue. En définitive, Mme Charlon a été très malheureuse. Elle méritait mieux. Le mari est mort il y a quelques mois. La veuve m'a écrit de Lyon.

Elle veut revenir au pays avec ses enfants, un garçon et une fillette. C'est une excellente idée. Quoiqu'elle n'ait plus de parents ici, les amis ne lui manqueront pas. Elle nous retrouvera tous, n'est-ce pas ? Très peu fortunée, elle se propose d'ouvrir un petit atelier de couture. Déjà à Lyon, la pauvre dut travailler de ses mains et, à ce qu'elle m'écrivit, son travail fut très apprécié. Il y a donc là une porte ouverte. Dieu ne la fermera qu'à bon escient. Et, maintenant, syndic, voici où j'en voulais venir. Comme nous parlions, à la cure, de cette installation prochaine, ma femme — vous savez que les femmes de ministres savent toujours tout, c'est une grâce d'état — la mienne donc m'assura que vous aviez dans une maison à vous un très confortable appartement à louer...

Le syndic se leva et, s'approchant de la fenêtre, en écarta le rideau.

— Voyez, monsieur le pasteur, là, en face, ces contrevents fermés, au premier étage, trois chambres, cuisine et les dépendances, comme disent les journaux. Quant à être très confortable, ma fi ! vous comprenez, c'est vieux. Il n'y a ni eau, ni électricité, ni chauffage central.

— Assurément, mais j'imagine, que ce serait très bien. En plein bourg, Mme Charlon, serait on ne peut mieux pour sa petite entreprise. Reste, maintenant, la question d'argent...

David Vaudroz eut un geste d'impatience, mais le pasteur l'apaisa.

— Si, si, mon bon syndic, il en faut parler. Je sais bien, et pour cause, que vous n'êtes pas avare, mais les affaires sont les affaires...

— Parfait, monsieur le pasteur, seulement avant d'aller plus loin, si je vous montrais l'appartement. Après ça, nous pourrions discuter bail, loyer, et tout ce qu'il vous plaira... N'ai-je pas raison.

Le pasteur consulta sa montre.

— Onze heures. Eh ! bien, oui, nous avons le temps.

— Et puis, la course n'est pas longue... Juste la rue à traverser, conclut David Vaudroz en choisissant dans un petit buffet quelques clefs grosses et petites, dûment étiquetées.

Vieille maison, pièces hautes et d'aspect plutôt sévère. Au-dessus de la porte d'entrée un cartouche portait la date 1687. Depuis cette époque on avait réparé, entretenu, mais peu modifié, et l'intérieur manquait de gâté. Escalier sombre, corridors trop frais, odeur de renfermé.

— Il faudra rajeunir ces chambres, affirma le syndic.

— Sans doute, sans doute, ce serait parfait, mais les dépenses...

— Ne vous inquiétez pas. C'est dans mon intérêt de propriétaire. J'aurais même dû y penser plus tôt. Jeanne, toute vieille qu'elle est, m'en avait parlé et puis... ça m'est sorti de la tête. J'irai voir Faldero. Justement ce *pioulet* me fait un compte d'apothicaire pour les travaux de commune. Nous réglerons cela en même temps. Dans quinze jours Laure Pache ou plutôt Mme Charlon pourra emménager... Quant au prix...

Un peu soucieux, le pasteur hocha la tête. C'était là sans doute le point obscur et délicat. On peut être excellent homme tout en se montrant propriétaire exigeant. Les immeubles sont faits pour rapporter et, ma fi ! n'est-ce pas, un loyer, ça se paye assez cher... Voilà ce qui taquinait le ministre. Mais David Vaudroz ne parut point remarquer ce geste de crainte. Il poursuivit :

— Ce sera comme pour mes derniers locataires, quinze francs par mois. Et si les affaires ne marchent pas au gré de Mme Charlon, eh ! bien, nous verrons à diminuer. Dans tous les cas, monsieur le pasteur, n'ayant jamais utilisé ni procureur, ni officier de poursuites, ni agent d'affaires, je ne veux pas commencer aujourd'hui. Je

suis trop vieux pour faire des bêtises. Dites-le bien à Laure ; qu'elle soit tranquille. D'ailleurs, elle le comprendra, et puis elle me connaît. Je n'ai jamais passé pour un ogre.

— Ouf ! Vous m'ôtez un rude poids de dessus l'estomac. J'étais inquiet. C'est ma faute et je m'en excuse. J'aurais dû vous mieux apprécier.

— Vous doutiez ? Ah ! la bonne histoire !

— Non... non... permettez... c'est-à-dire. Enfin, vous comprenez, je viens si souvent taper à votre porte... tantôt pour Pierre, tantôt pour Jean.

Ils redescendirent en riant le vieil escalier de pierre un peu sombre et, dans la rue, le syndic s'amusait encore à la pensée de ce bon pasteur Gerber qui, après avoir craint d'être mal reçu, manifestait, maintenant, sa pleine satisfaction.

— Donc, je vais écrire à Laure... C'est que, vous savez, je l'ai eue comme catéchumène et on aime toujours ces enfants ; on les suit de loin... Elle était appliquée et douce... Pauvre fillette ! La vie a de rudes accrocs, mon bon syndic. Oui, oui. Espérons que ça ira mieux. A brebis tondue, Dieu mesure le vent... Au revoir et merci...

Mais le syndic le retint une minute encore.

— Et ce *tsergottet*¹. Vous oubliez que j'ai fait, ce matin, boucherie, monsieur le pasteur. Or, selon nos vieilles habitudes, vous viendrez partager mon souper demain soir j'y compte.

— Croyez-vous, syndic ?

— Assurément.

— Alors, je capitule. Si les femmes de pasteur sont renseignées sur toutes choses, les pasteurs, en revanche, ont la réputation d'être gourmants.

— C'est peut-être aussi une grâce d'état.

— C'est peut-être bien et, dans ce cas va comme il est dit, syndic. Puisque *tsergottet* il y a *tsergottet* on mangera. Ce sera donc à demain. Il ne faut ni déroger aux traditions ni faire mentir la renommée... Au revoir.

Ils se séparèrent, très contents l'un de l'autre et, sans doute, très heureux de vivre.

(A suivre.)

P. Amiguet.

¹ Mets très vaudois, composé de saucisse à rôtir et de châtaignes servies ensemble dans une sauce brune.

Théâtre Lumen. — En exclusivité pour Lausanne, un spectacle artistique de tout premier ordre : « Don Juan » merveilleux roman d'amour et d'aventures de cape et d'épée à grand spectacle, avec dans les rôles principaux, John Barrymore, Mary Astor et Estelle Taylor. « Don Juan » est une suite d'admirables tableaux de technique et d'art.

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Restaurant du Faucon

St. Pierre, 3 Téléphone 29 250

Spécialités : Tripes à la neuchâtoise et napoli aines. — Pieds de porc choucroute fr. 1.50. — Schubling choucroute fr. 1.50. — Civet de lièvre fr. 3.50. — Hors-d'œuvre 50 variétés pour 2 fr., etc.

KUPFER-FREYMOND.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque.

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POPULOT agent général LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'anérétique par excellence.